

Prix Renaudot : Boris Schreiber

On n'y croyait pas trop, malgré les rumeurs persistantes des derniers jours. Et pourtant, Boris Schreiber est bien le lauréat du prix Renaudot 1996, pour « Un silence d'environ une demi-heure » paru cette rentrée au Cherche-Midi. Le livre avait bien des choses contre lui : son éditeur qui n'appartient pas au cercle très restreint des « primables » ; et son épaisseur hors normes, plus de mille pages bien serrées, ce qui fait durer longtemps le silence dont il est question dans le titre – et qui n'apparaît que tout à la fin d'un texte dans lequel déboule une adolescence saisie dans ses moindres détails.

Boris Schreiber n'en est pas au début de sa vaste entreprise autobiographique. Il fait d'ailleurs référence ici, aux deux volumes précédents : « Le Lait de la nuit » (1989) et « Le Tournesol déchiré » (1991). Ils faisaient eux-mêmes suite à dix volumes publiés de 1958 à 1987.

On en est encore, dans le nouveau roman de Boris Schreiber, à ce qui précède les premiers livres publiés, bien que l'ambition littéraire se soit déclarée très tôt. *Boris et moi*, comme s'appelle un narrateur dédoublé, se verraient bien dans le « Petit Larousse » en romancier de génie, ce dont la mère est convaincue dès les premiers balbutiements d'un journal intime baptisé, grâce au charme d'un professeur d'anglais, « Diary ». *Maman fumait : – Borinka, compte tenu de ton âge, à mon avis, tu sais étonner les mots.*

André Gide et Jean Schlumberger eux-mêmes se diront séduits par les premières pages qu'ils auront à lire, à moins que ce soit par le charme d'un adolescent qui ne parvient pas à s'étonner de leurs assauts. Le premier, André Gide s'est manifesté : *Son masque japonais frôlant notre visage, son murmure : « Tu es beau. » Et tout à coup, ses lèvres collées aux nôtres. Boris et moi, interdits, notre brusque répugnance nous faisant tressaillir. Mais nous n'osions pas bouger. Gide s'écarta.*

Plutôt que les écrivains admirés, *Boris et moi* – ce dédoublement continué pourrait être irritant, il fonctionne cependant comme un regard ironique sur le narrateur – préfèrent les visions de jeunes cuisses bronzées, voire le vertige incongru du slip reniflé de la mère, avant de passer à des désirs plus précis.

Boris Schreiber, né en 1923 à Berlin, et qui a vécu à Anvers dans son enfance vagabonde, entraîné par des parents qui cherchaient où se fixer, était avant la guerre à l'âge de toutes les découvertes et de tous les fantasmes. On voit, au fil de pages égrenant des années plutôt que des minutes, ceux-ci et celles-là trouver leur moyen d'expression. Boris Schreiber, malgré les espoirs de la jeunesse, n'aura jamais le prix Nobel de littérature. Mais sa légitime ambition de se forger une œuvre dans un univers et une langue propres aura eu raison des réticences des jurys d'automne. C'est heureux pour les amateurs de découvertes.

Pierre Maury

Boris Schreiber, « Un silence d'environ une demi-heure ». Le Cherche-Midi, 1033 [sic] pp. 1181 F.